

En 1968, j'avais quinze ans,

j'étais à Tarbes et je comprenais mal ce qui se passait à Paris, d'autant plus que nous n'avions pas la télévision. Il y avait de grandes discussions et, pour mon plus grand bonheur, le lycée fut fermé. Mes parents avaient acheté une petite maison et j'ai passé l'essentiel de ce joli mois de mai à décaper et à repeindre des portes. J'étais cependant très concerné – au sens où tout cela m'intriguait, me questionnait – par toute cette agitation qui décontenançait mon père, militaire de carrière et gaulliste convaincu. À Tarbes, la grande question était celle des ouvriers de l'arsenal qui, bien que la loi le leur interdit, s'étaient mis en grève.

Nous n'avions pas la télévision, mais nous lisions *Paris Match*, auquel nos voisins étaient abonnés. Et, sans avoir la moindre idée de l'existence d'un photographe derrière ces images, je me souviens parfaitement de deux photographies que j'avais, à l'époque, bien du mal à faire cohabiter : celle d'un CRS poursuivant, avec sa matraque, un étudiant et celle d'un autre étudiant, goguenard, défiant un autre CRS dans une verticale finalement bon enfant à laquelle j'adhérais immédiatement. Il était difficile de penser à la fois une indéniable violence et une confrontation qui, comme au Guignol, déclenchait un sourire jubilatoire. Quelques années plus tard, je suis devenu militant, dans la mouvance de *La Cause du peuple* et des luttes des viticulteurs occitans. J'ai aussi découvert que cette image qui datait d'une époque où l'on disait : « Ouvrez les yeux et fermez la télé ! » avait été prise par Gilles Caron. Je me suis intéressé à ce qu'il avait fait et Raymond Depardon, très amicalement, m'a aidé à découvrir l'engagement et le parcours de cette comète qui a fondé la mémoire de ma génération, alors que nous ignorions tout de lui. Indéniablement, cette image fait partie de « mes » icônes. Avec la petite vietnamienne fuyant les bombardements au napalm, immortalisée par Nick Ut, avec les photographies de Josef Koudelka traçant de manière définitive le souvenir de l'invasion soviétique à Prague, avec le film de Raymond Depardon réalisé lors des obsèques de Jan Palach qui s'était immolé par le feu, place Wenceslas à Prague, comme le faisaient, à Saïgon, des bonzes qui luttaient contre l'occupation américaine. Tout cela, qui fonde ma mémoire autant que mon identité, c'est dans *Paris Match*, celui de Roger Théron, celui d'avant l'hebdomadaire litane des top models – que le même Roger Théron a, avec son savoir faire et son cynisme de grand seigneur brillant, mis en place – que je l'ai vu, découvert.

Je ne savais pas que, quelques années plus tard, je rencontrerais Dany à *Libération*, que je construirais avec lui certaines pages du journal avant de le perdre de vue et de suivre son parcours politique qui continue à me donner, parfois, un peu d'espoir. Reste une image. Un infime instant de ce qui fut et dont la trace, piégée par la photographie, reste immuable et sert de base aux souvenirs qui remontent ainsi. Nous avons tous, je pense, ou en tout cas la plupart d'entre nous alors adolescents, rêvé d'être ce jeune homme facétieux qui, sans que la violence se déchaîne, affronte le pouvoir, le dénie, oppose son sourire et sa volonté de vivre au casque et à l'uniforme. Peut-être est-ce un peu à cause de – ou grâce à... – cette photographie de Gilles Caron que je suis devenu ce que je suis, amoureux des images, inquiet de ce qu'elles transmettent, provoquent, induisent. Qui sait ?

Christian Caujolle, fondateur de l'agence Vu